

gais et d'anglicismes. Telle maman, ancienne graduée de *Villa-Maria*, laisse échapper des phrases dans le genre de celle-ci : " Mon Dieu que c'est donc de valeur d'avoir un enfant aussi botherant qui se beurre les mains avec des confitures ! " ou bien : " Je vais coaxer mon mari pour qu'il m'achète un set en or ! "

Il est vrai que nous avons des compensations, et des belles. Fréchette va battre les Français chez eux tout comme Albert Delpit le Louisianais. Les bons écrivains, les bons poètes, les charmants conférenciers, comme Alphonse Christin, ne nous manquent pas. La bonne langue française a chez nous ses fervents. A qui devons-nous cela ? Disons-le hautement : à notre clergé, à notre clergé vraiment national qui en nous apprenant à bien parler la langue de nos pères a opposé une barrière infranchissable aux empiètements de la tache d'huile anglaise.

Donc, nous avons su conserver intégralement notre langue, plus heureux en cela que nos frères de certaines colonies. Cela prouve, tout au moins, que malgré une longue séparation notre patriotisme est toujours aussi vivace qu'au premier jour. Ne cherchons pas à nous en faire gloire. C'est le propre de tout colon français de toujours rester attaché à la mère-patrie et d'avoir le culte du souvenir et de l'affection. Ce ne sont pas les colonies que la France a fondées qui chercheront jamais à se séparer de la métropole. Au contraire, à l'heure qu'il est, ne réclament-elles pas l'honneur de payer l'impôt du sang ?

Pour finir laissez-moi vous répéter l'histoire que je me suis laissé conter l'autre jour et qui, vous en conviendrez, est fort vraisemblable. A l'attaque de Son-Tay, tout récemment, le capitaine de la 1ère compagnie de la Légion Étrangère demande des hommes de bonne volonté pour un coup de main périlleux. Les trois premiers sortis des rangs sont choisis. Ces trois étrangers vont avoir le sublime honneur de risquer leur vie pour la France, mais quels étrangers ! un Canadien, un Alsacien, un Louisianais ! Vous avouerez comme moi que ces trois nobles cœurs avaient des droits que les autres volontaires n'avaient pas.

TOUCHATOUT.

### UNE FUMISTERIE

Il y a eu deux ans l'été dernier, je passai quinze jours chez mon ami T..., qui exerce la noble profession d'avocat à St-V....

Mon ami est un ancien zouave pontifical, et tous ceux qui ont vécu avec lui à Rome se souviennent, j'en suis certain, des joyeuses heures qu'il leur a fait passer.

Il est célibataire, frise la quarantaine, et est jeune de caractère comme un écolier.

C'est le plus grand farceur que l'on puisse rencontrer, et il est aux anges quand il a réussi à jouer quelque mauvais tour, même à son meilleur ami.

J'en sais quelque chose, moi.

Vous dire tout le plaisir qu'il me donna durant cette quinzaine où nous vécûmes ensemble, me serait impossible.

Un soir que nous veillions tous les deux assis à sa porte, il me raconta une histoire, mais une histoire qui ferait crever de rire mes lecteurs, si j'avais, pour la narrer, la verve de mon ami.

— Tu connais le père Therrien, le meunier, de la rivière aux Bluets, fit T ?

— Si je le connais ?

— Tu sais comme il est crédule.

— Ah ! je le connais, va.

— Eh bien, je lui ai monté la meilleure fumisterie que l'on puisse imaginer.

Tu vas en juger.

L'automne dernier, le bonhomme vient me consulter à propos d'une cause qu'il avait devant la cour des commissaires.

Après avoir obtenu de moi tous les renseignements que, dans ma sagesse, je pouvais lui donner, le vieux me dit :

— Vous avez été soldat du pape, Monsieur T.

— Oui, mon brave, et je vous assure que je voudrais bien avoir encore l'occasion de me battre contre les Italiens.

— On dit que le pape vous a appris bien des secrets.

— Pas grand'chose, allez.

— Ah ! si vous vouliez parler, vous en diriez long.

— Expliquez-vous donc.

— Je veux dire que si le pape ne vous avait pas fait prêter serment de ne rien divulguer de ce qu'il vous a appris, vous pourriez m'enseigner la manière de faire venir l'esprit.

— Il est vrai que Notre Saint Père a fait jurer à tous les zouaves de ne pas révéler les moyens qu'on emploie pour se faire obéir du diable, mais, bah ! moi je ne suis pas scrupuleux, et si je pouvais trouver un compagnon qui voulût m'aider, j'obtiendrais du démon tout l'argent que je voudrais.

— Acceptez-moi pour votre associé, et nous partagerons le magot.

— Vous ne voudriez pas faire ce que j'exigerais de vous.

— Ce que vous demanderiez serait donc bien difficile.

— Pas difficile, et cependant je n'ai jamais pu trouver jusqu'à présent un homme qui voulût m'aider à arracher des trésors au diable.

— Que faut-il donc faire ?

— Vendre votre âme à Satan, parbleu !

Le père Therrien sembla tressaillir, et se rapprochant de moi :

— Vous dites que je peux vendre mon âme au diable et en obtenir de l'argent.

— Sans doute.

— Je n'ai pas de femme, pas d'enfants, personne pour prendre soin de moi, un peu d'argent sur mes vieux jours me ferait bien. Et puis il y a assez longtemps que suis dans la misère, et, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de devenir riche, je suis votre homme.

Je ne répéterai pas toute la conversation que nous eûmes ensemble ce jour-là, qu'il me suffise de te dire que nous décidâmes, le père Therrien et moi, de se rencontrer à son moulin, le lendemain, à minuit.

Quand le vieux m'eut quitté, je courus avertir nos amis G..... et C..... du tour que je voulais lui jouer.

G..... et C..... eurent bien du plaisir à m'écouter, et il fut convenu, séance tenante, que G..... serait l'office du diable muni d'un masque, de cornes et de gants garnis de clous, et que C..... se cacherait pour nous regarder faire.

A l'heure indiquée, j'étais rendu au moulin, accompagné du meunier qui était venu me chercher au village avec sa voiture.

Ce soir-là, il faisait noir à ne pas voir à deux pas devant soi, il pleuvait, le vent faisait rage

dans les arbres dépouillés du chemin, et par moments un éclair rayait l'obscurité.

Une vraie nuit de sabbat.

On eut dit que la nature voulait s'harmoniser avec la scène effrayante qui se préparait.

Nous avions pour nous éclairer une lampe de fer qui jetait à peine une lueur vacillante, et bien que je savais que tout ce qui allait arriver n'était qu'une farce, j'avais quelque peu soulevé.

Un autre que le père Therrien eût tremblé de tous ses membres.

J'avais apporté une petite boîte dans laquelle se trouvait tout ce dont j'avais besoin pour rencontrer Satan.

Je l'ouvris : elle contenait un livre et une étole en papier.

Le moulin en question est divisé en quatre compartiments.

Nous étions dans l'appartement où se trouvent les meules.

Je demandai au meunier s'il était prêt à recevoir le diable.

Sur sa réponse affirmative, je pris mon livre, et me mis à lire en latin, à haute voix.

Je n'avais pas lu dix lignes qu'un grand coup, — comme celui que l'on ferait avec un bâton, — retentit sur la cloison qui nous séparait de la chambre réservée aux grains.

— Je crois que le diable est en mauvaise humeur ce soir, dis-je, en me tordant pour m'en empêcher de rire.

— Croyez-vous qu'il y ait du danger ? hazarda le bonhomme qui commençait à s'émouvoir.

— Je ne crois pas, répondis-je, en éclatant de rire.

Le vieux crut que je riais pour l'encourager.

Je repris ma lecture.

Tout à coup la cloison de nouveau résonna sous un choc violent, la porte s'ouvrit grande, et Satan nous apparut dans son épouvantable majesté.

Au moment où il faisait son entrée, j'aperçus à l'une des fenêtres du moulin, — sous un parapluie — la face de C... qui se fendait la bouche jusqu'aux oreilles.

Le roi des ténèbres marcha droit au père Therrien, et, roulant sur lui deux yeux ardents comme la braise, il dit sur un ton caverneux :

— Vous voulez avoir de l'argent ?

Le bonhomme, paralysé par la peur, n'eut pas la force de répondre, et, se serrant contre moi, me demanda tout bas de commander au démon de s'en aller.

— Vous voulez de l'argent ? reprit le démon, en grinçant des dents.

— Oui, monsieur, balbutia le meunier éperdu.

— Combien vous en faut-il ?

— Je m'en rapporte à votre générosité.....

— Vieille bête ! fis-je indigné, demandez-lui donc vingt mille piastres.

— Si vous pouviez me donner vingt mille piastres, reprit le père Therrien, enhardi par ma réprimande, je vous serais bien obligé.

— Vous savez mes conditions, hurla Lucifer.

Le vieux, se rappelant que pour avoir de l'argent il allait falloir vendre son âme, se tut, pencha la tête, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

En voyant les grimaces du père Therrien, diable, qui n'en pouvait mais, se mit à tousser bruyamment, pour étouffer un éclat de rire.

Je me tordais, et C... toujours à sa fenêtre riait tant que si le vent n'eût pas couvert le bruit qu'il faisait, nous aurions été immédiatement trahis.

— Répondez ou je me fâche, fit de nouveau le démon en levant le bras droit.

Le pauvre imbécile, croyant être emporté sur le champ dans l'abîme éternel, se jeta à genoux,